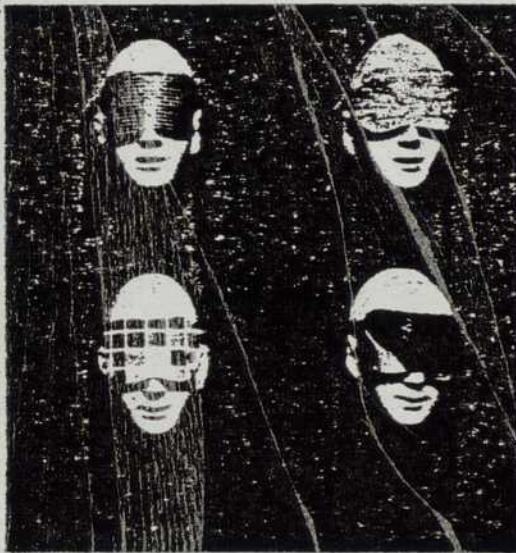


critique



Masques »



Lutz Friedel (R.D.A.): « Carambolage » Chen Dian (Chine): « Le long de la rivière Gusu »



Photos André Mihail - Christian Krichbaum et D. H.

regarde plus peindre, ne remet plus son geste en question. Il semble s'abandonner à l'élan du pinceau, l'odeur de la peinture le grise. Cette douzième manifestation ouvre grand la porte à un romantisme de l'abandon, à l'ivresse de la création — même si le visiteur se demande si celle-ci, d'une impasse à l'autre, existe encore. La mode l'emporte, celle d'un retour à l'image et du *bad painting*, dé de la « peinture moche » : « trans-avant-garde » en Italie, « nouveaux fauves » en Allemagne, « figuration libre » en France.

La couleur a tout barbouillé — sauvagement (Artmunt Neumann) —, rageusement (Stephen Dillemuth) —, suavement (Hanne Lise Thomsen : apport d'une note féminine) —, à vous donner mal au cœur, comme lorsqu'on mange trop de crème. Chez les Italiens, uniformité de style, mais chaque peintre module, embrase différemment ses tonalités. Les Allemands, encore mal remis de l'expressionnisme ont des stridences agressives, torturent les formes. Et d'un pays à l'autre (quarante-cinq sont représentés), des rappels folkloriques ou culturels tentent de se substituer à une originalité personnelle. Piétinements. Collages du passé. Redites. Hoquets. Souvenirs mêlés des fauves, sinon des nabis, des sempiterneilles bandes dessinées ou de l'art brut et des cahiers d'écolier. Les Français, pour une fois, quittent mollement le naufrage. On est reconnaissant à Jean-Claude Blais de ce sauvetage par l'humour, quand il joue à opposer des formats gigantesques à un trait hésitant... Le voici encore démentant l'apparente épaisseur

d'un support fait de feuilles de papier superposées : il le déchire, ouvre des trappes d'où surgissent, tel un clin d'œil, une tête ébouriffée, la silhouette d'un personnage. Dérisoire pour distancer tant de bonne conscience en une seule biennale, le remède est mince mais efficace. On s'attardera aussi devant Georges Rousse — ici la pudeur semble corriger, comme le reflet d'une vitre ou des rideaux mal tirés, l'abandon d'une scène : Rousse ne montre que les photos de son œuvre peinte, semble-t-il (est-ce vrai ? On l'espère), sur les murs à demi effondrés, portes sans appuis, d'immeubles en démolition.

Grenouille verte

Sortir du tableau, voilà souvent la question. On tente alors d'occuper l'espace, sans vraie sculpture mais en force. Le Suisse Jérôme Baratelli déroule des tronçons d'un panneau de bois éclaté, fragmenté. Collier de perles pour Israël et grenouille verte se mêlent à des étoffes de soldat. Livres d'artistes. Ailleurs, sur la rigueur d'une géométrie constructiviste, des feutres colorés simulent le bois. Ou c'est encore l'aérienne délicatesse de fines brindilles blanches, cages ouvertes dont on cherche en vain l'oiseau. Rien de très convaincant, même si l'on aime encore l'esthétisme mille fois vu des cordes noires que Marja Kanervo mêle à des cordes en résine, couleur d'eau... même si l'on s'amuse, quitte à en avoir les doigts tachés, devant les sculptures étranges, surréalistes et recouvertes d'une poudre noire, jaune, rouge, turquoise, de l'Anglais Anish Kapoor.

Hélas ! la vidéo, qui autrefois avait fait une entrée plus remarquée que remarquable, piétine elle aussi. Fatiguée, elle nous donne, de nouveau, ses mêmes perspectives. On se consolera à Beaubourg en explorant le cinéma expérimental. Recherches formelles, travail sur la pellicule et la lumière, halètement des images, lenteurs parfois, une vraie invention se manifeste si le spectateur, quittant les habitudes du cinéma narratif, parvient à surmonter les langueurs des courts métrages autant que la sieste. Autre séduction qui nous attire comme la grande roue ou les montagnes russes des manèges, ce « slow-scan » transmettant, par un dispositif unissant téléphone et Polaroid, une exposition qui se déroule au même instant aux Etats-Unis.

Faut-il en définitive condamner la Biennale ? La section Son et Voix, nouvellement créée, prouve le contraire. Et l'Ecole des Beaux-Arts ou une Biennale de l'Architecture vient défendre les défis et les enthousiasmes du postmodernisme, donnant la réplique à l'exposition du Festival d'Automne (1), sage, mesurée, d'une solide perfection glacée.

Et peut-être, après tout, la grâce de la Biennale est-elle justement de ne jamais satisfaire, de laisser toujours à espérer. On ne peut donc qu'attendre 1984. Les 20 000 mètres carrés du parc de la Villette où elle se déroulera seront-ils enfin emplis du bruit et des fureurs que nos jeunes artistes, bénéficiant alors de moyens accrus, laisseront déferler sur nos attentes exacerbées ?

FRANCE HUSER

(1) « La Modernité : un projet inachevé ».